



HAL
open science

Femmes des campagnes et Résistance : des rôles traditionnels transcendés

Anne Verdet

► **To cite this version:**

Anne Verdet. Femmes des campagnes et Résistance : des rôles traditionnels transcendés. Laurent DOUZOU; Mercedes YUSTA. La Résistance à l'épreuve du genre Hommes et femmes dans la résistance anti-fasciste en Europe du sud (1936- 1947) (Laurent DOUZOU & Mercedes YUSTA dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2018, Histoire, 978-2-7535-7568-4. hal-01981325

HAL Id: hal-01981325

<https://univ-orleans.hal.science/hal-01981325>

Submitted on 4 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Femmes des campagnes et Résistance: des rôles traditionnels transcendés

A la logique de Marie-Augustine,

Des seconds rôles

La liaison entre les femmes et la Résistance est malaisée à établir sans injustice. Leurs rôles furent seconds en effet, dans leur immense majorité, et les héroïnes reconnues sont rares. Il y en eut pourtant, femmes instruites, émancipées, appartenant souvent déjà à des organisations politiques, et femmes de la ville. Mais à cette petite collection de femmes urbaines, il faut ajouter la cohorte des femmes rurales. Leurs rôles étaient seconds, soit, en visibilité, mais non en utilité, en pertinence. Ils se déployaient dans tout un espace social dont elles maintenaient la trame ou la réinventaient. On peut distinguer de l'ensemble les institutrices et les postières qui eurent des fonctions spécifiques, mais il y eut toutes les petites mains, commerçantes et surtout paysannes, dans les régions de ruralité profonde.

Maintenir et élargir la communauté

Ces femmes paysannes, accomplissaient leurs rôles, prescrits par la tradition. Leur rôle nourricier d'abord, non spectaculaire mais difficile à tenir, en ces temps troublés. Il était plus essentiel que jamais, signifiant la permanence des familles et celle de la communauté villageoise, les liens d'entraide étant avérés, malgré la guerre et ses conséquences en chaîne: les réquisitions sur les productions agricoles, « pour nourrir l'armée d'occupation », clause de l'armistice, la chasse interdite, même avec de fréquents contournements de l'interdiction, et, plus que tout, les bras manquants pour travailler la terre.

Cette communauté, elles vont l'élargir, en tout pragmatisme, « à ceux qui en ont besoin ». En prendre l'initiative, si souvent sans hommes au foyer, veuves de la guerre précédente, ou de celle-là, et surtout femmes de prisonniers. C'est une transgression, puisque ce sont des inconnus, autant dire des étrangers, avec la résonance propre à ce terme à la campagne: il suffit pour cela « d'être » d'un autre

village. En être c'est y être né, y être allé à l'école, y avoir « du bien » de préférence, quelle que soit sa valeur. Mais ces étrangers-là on les nommait « ces pauvres petits ». Transgression assumée, revendiquée: il y avait obligation morale à le faire. On pourrait souligner la dimension chrétienne de cette morale, qui s'exprime davantage chez les femmes que chez les hommes, eux qui allaient au café pendant qu'elles allaient à la messe. Il fallait être charitable, elles en étaient profondément convaincues.

Elles ne s'identifiaient pas aux hommes, même aux plus proches. Elles les laissaient dans leur monde, d'armes, de menaces et de violences, réelles ou virtuelles, et restaient dans le leur, d'attention vigilante aux autres, connus ou non. Nourrir, blanchir, soigner, protéger en se taisant ou parlant juste.

« La résistance des femmes se fit de la place qui leur était échue et sur un mode d'intervention où l'efficacité se conjuguaient avec la discrétion. [...] Du seuil de la porte pour les éléments étrangers, au cœur du foyer pour le cercle des intimes¹. »

Le contexte et leur place dans ce contexte

La campagne que je vais évoquer était pauvre, très pauvre: le département du Lot, dans le Sud-Ouest de la France, au sud du Massif central, qui comptait alors encore une grosse majorité de ruraux; ils étaient 83 % de la population en 1931, quand ils n'étaient plus que 49 % pour la France entière. La guerre de 14 y avait décimé une population déjà raréfiée par l'exode consécutif au désastre viticole du phylloxéra. L'agriculture, quasiment privée de toute mécanisation, y était avant tout d'auto - subsistance. Les rôles dévolus aux femmes étaient prépondérants; outre toutes leurs fonctions domestiques, elles étaient à la fois la main d'œuvre et les chefs d'exploitations agricoles aux terres ingrates et aux productions toujours aléatoires, chargées des soins aux enfants bien sûr, mais aussi aux anciens: près d'un tiers des familles, sans être « nombreuses », dans la logique de transmission des biens de la famille-souche, comptaient encore trois générations sous un même toit.

¹ Laurent DOUZOU, « La Résistance, une affaire d'hommes? », *Cahiers de l'IHTP*, Identités féminines et violences politiques, n° 31, 1995, p. 22-24.

Leur ressenti

Accablement

Elles furent sans doute moins choquées que les hommes par l'humiliation militaire de la défaite, mais plus sensibles à une dimension humaine: cet accablement renouvelé, celui de leurs mères, privées de leurs hommes à peine épousés pour les plus jeunes, et, pour les plus âgées, une inquiétude viscérale les taraudant pour leurs enfants aux mains de l'ennemi. Il ne faut pas négliger l'intensité de ce ressenti, qui put être déterminant.

Pour elles, la défaite, très concrètement, c'était beaucoup plus de travail encore, si fils, époux ou frère manquaient à l'appel. L'imposition était tellement lourde qu'on les imagine sans voix, sans forces pour protester, dans ce repli douloureux des années 1940, 1941, 1942.

Injustice...

En 1942, pas le 11 novembre avec l'occupation de la zone libre, mais dès l'été, il y eut un basculement. Un indice flagrant en fut la démission massive des syndics chargés de superviser les réquisitions de denrées agricoles. Elles étaient insupportables, au-delà du symbolique, pour la plupart des paysans et le pouvoir de Vichy les désignait pourtant comme des ennemis de la Révolution nationale. Ils ressentaient comme une injustice l'accusation qui en faisait des profiteurs, à la situation confortable et refusant de partager. Ils avaient été les modèles de l'idéologie pétainiste du retour à la Terre, porteur de toutes les valeurs, ils devenaient des boucs émissaires.

« Il convient que la population des villes sache d'où vient sa misère », disait un communiqué du préfet à la presse, durant l'hiver 1942². Et ces paysans étaient bien souvent des paysannes.

et révolte : le rejet du STO

Quelques mois plus tard, en février 1943, il y eut la réquisition des jeunes pour le Service du Travail Obligatoire. Ce décret signé par Laval, le 16 de ce mois-là, ouvrait une nouvelle période et commandait de nouvelles attitudes. La tension était à son

² D'après Pierre LABORIE, « La mutation dans le comportement des paysans », *Résistants, Vichysois et autres. L'évolution de l'opinion et des comportements dans le Lot de 1939 à 1944*, Paris, Éditions du CNRS, 1980, p. 257-260.

comble. La résignation ne suffisait plus: contre ce rapt des jeunes hommes par « l'ennemi héréditaire », l'action s'imposait pour tous ceux et celles dont un proche était requis. « Les familles ont dit: "Ils ne partiront pas" »; « On s'est organisés ». Même sans lien familial, la démarche était identique et requérait toutes les solidarités villageoises pour protéger efficacement les réfractaires.

« La population n'apporte aucun secours aux forces de l'ordre et les réfractaires trouvent auprès d'elle aide morale et matérielle³. »

Au total, ils furent plus du tiers à « prendre les bois ». Les premiers convoqués sont presque tous partis: il y avait eu moins d'un mois entre le décret et les premiers convois vers l'Allemagne, mais la proportion diminua pour les suivants. Celle des « défaillants » monta jusqu'à 95 % pour les requis de la fin de l'été⁴.

Cette attitude radicale de soutien s'étendit aux maquisards qui commençaient à peupler les bois et que la plupart des réfractaires allaient rejoindre. L'attitude des femmes avait sa nature propre.

Témoignages

A travers des expériences diverses, découvrons les modalités, les temps forts et le sens de leur traversée de la période. Diversité mais égale détermination:

« Ils se faisaient tuer pour nous, alors? Il fallait être logique! ».

Voyons émerger dans leurs témoignages les points – clés de ces rôles typiquement féminins d'aide à la Résistance.

Un archétype

Considérons pour commencer, un archétype - un idéal-type pourrait-on dire, mais il s'agit d'une personne bien réelle et non d'une reconstruction théorique - une jeune femme qui cumulait de nombreuses contributions à la Résistance, modestes certes, mais indiscutablement utiles.

« On s'occupait de nourrir les maquisards, bien sûr; je préparais la viande venant des abattages clandestins pour la mettre sous les sacs postaux que mon mari, transporteur, distribuait avec un laissez - passer officiel.

Chez nous, c'était une boîte à lettres. Je surveillais les arrivées et les départs.

³ Pierre LABORIE, *op.cit.* p. 255.

⁴ Pierre LABORIE, *loc. cit.*

J'allais régulièrement à la pharmacie pour récupérer les médicaments qu'on nous donnait gratuitement pour les maquisards. (Le médecin, et maire, de ce gros bourg était tout dévoué à leur cause.) Et puis je préparais les faux-papiers, pour ceux qui en avaient besoin. Mais je ne les signais pas! Il y avait le frère du quincailler qui le faisait tellement bien! Il était doué. On avait un tampon de la préfecture; mon mari qui y allait souvent pour le courrier avait réussi à en prendre un. »

Autant de tâches féminines par excellence. Toute l'unité familiale était impliquée dans le processus de résistance. Impliqués mais chacun à sa place... celle assignée par une répartition des tâches ne dérogeant pas aux traditions. Son mari, transporteur, était également garagiste; il fournissait l'essence aux maquis et réparait leurs voitures, avec son beau-père qui, lui, n'avait pas répondu à sa réquisition pour la Relève.

Nourrir

C'était bien sûr le cœur de la contribution féminine...

« Il a fallu s'organiser pour ceux qui ne partaient pas au STO. Ils se cachaient dans les bois. On leur amenait des paniers. »

« À ceux du maquis on leur portait à manger dans des grangettes, on avait un sifflet comme signal. »

« Ils venaient, la nuit, on pouvait pas les mettre dehors! Il fallait bien leur donner la soupe! »

« Ces pauvres petits! On leur gardait les œufs. »

« Quand ceux du maquis venaient s'approvisionner, je leur payais toujours le café! »

L'essentiel n'était pas tant le café, réduit à des ersatz par la pénurie organisée, mais la manière de reconnaître la légitimité de la démarche. Tous ces témoignages sont féminins et celui-ci vante une femme, encore une :

« Je voyais des jeunes venir à l'épicerie de ma grand-mère et elle leur remplissait vite la musette sans les faire payer. Elle leur donnait des choses prêtes à manger tout de suite parce que quelquefois il y avait deux jours qu'ils n'avaient rien mangé! Ils vivaient dans des cabanes. »

Le pain

Il était la base de la nourriture et les fours des villages et hameaux n'oubliaient pas ces bouches supplémentaires. Affaire collective, la fabrication du pain mobilisait hommes et femmes, eux pour le four à chauffer et la cuisson à surveiller, elles pour la pâte à préparer.

La livraison aux maquisards, s'ils ne venaient pas s'approvisionner eux-mêmes nuitamment, était l'affaire des hommes. Une femme, au moins, s'en chargeait pourtant: une jeune boulangère apportant le pain aux maquisards installés aux alentours escarpés de son village. Elle y allait avec la camionnette consacrée, qu'elle s'était mise à conduire quand son mari avait été mobilisé.

« J'avais appris avec lui et je n'avais pas le choix pour faire la tournée! Je n'avais pas le permis et les gendarmes m'avaient dit que je devrais le passer. »

La camionnette, elle servait, à son mari, pour aller récupérer les armes des parachutages, partage des tâches somme toute dans la norme. Et à cette norme, la boulangère ajouta une touche très féminine: celle des confitures. Elle rassembla de nombreux tickets d'alimentation inutilisés et alla se fournir à la ville, « dans plusieurs épiceries parce que sinon ça aurait paru bizarre ». Et elle ramena son butin à ces hommes dont l'enthousiasme dut faire plaisir à voir.

Les services à la personne

Autres contributions spécifiquement féminines, celles que nous appellerions aujourd'hui les services à la personne.

La lessive

Pour ces hommes, qui se cachaient le jour et ne sortaient guère que la nuit pour des actions, la lessive était le plus élémentaire de ces services. On les incluait dans les circuits habituels, au lavoir ou à la rivière. « Faire ça pour eux, c'était naturel! » Le linge, il se lave en famille, et les maquis faisaient partie de la famille.

Ici, les hommes déposaient leur linge au presbytère inoccupé, servant d'infirmier clandestine, et deux jeunes femmes s'en chargeaient. Ailleurs, c'était la femme du responsable local de l'approvisionnement des maquis qui assurait la lessive. « Et qu'est-ce qu'elle a pu raccommoder! » se souvient sa fille.

Les soins médicaux

Les médecins respectaient le serment d'Hippocrate et allaient, surtout de nuit, là où c'était nécessaire: « Le soir on l'entendait partir avec son gazogène... » mais des relais étaient fort utiles, les médecins habitant dans les villes, ou au mieux dans les bourgs chefs-lieux de canton. Et il y avait toujours des femmes qui « savaient faire » des pansements ou des piqûres, et le faisaient de même pour les maquisards: « Ma grand-mère était l'infirmière de tout le village, alors... c'était normal! »

Prendre des risques?

La question vient tout de suite à l'esprit. Mauvaise question... Pour soi-même, on ne se la posait pas trop, mais « pour eux, on avait peur tout le temps! ». « Ils prenaient de sacrés risques, ceux du maquis! ».

Si on leur « donnait la soupe », on leur donnait rarement un lit. Difficile, pour d'évidentes raisons de sécurité, et regret bien probable pour « ces pauvres petits », formule récurrente, surtout à la mauvaise saison, et les hivers furent rudes.

« René, il mangeait chez des gens à midi. Mais la nuit, dans les bois! Chez ma grand-mère, il pouvait y coucher. C'était loin de la route et il y avait des bois partout. »

Mais on pouvait offrir d'autres services. Un exemple remarquable : une place pour des motos, dans la soupente et...

« Ils venaient les chercher le soir. Des motos, il y en avait 6, 7, 8, 3, 4, ça dépendait. C'était bizarre chez Louise! » (Rire...)

Des risques?

« On n'y pensait pas! Et puis on était la dernière maison du village et il n'y en avait pas une en face pour regarder. »

Village (gros hameau) de 48 habitants où ces démarrages nocturnes passaient difficilement inaperçus. Le mari de Louise était mort des suites de sa guerre, et, avec ses quatre grandes filles (elle avait aussi un jeune garçon), elle faisait de son mieux pour hâter la fin de cette nouvelle guerre.

« On faisait le pain dans notre four, avec notre blé et on ne mangeait pas toutes les tourtes! Alors avec leurs motos, ils trouvaient toujours des casse - croûte. »

Prise de risques, mais motivation pour des femmes que la guerre avait déjà frappées. Une femme de prisonnier, seule avec sa belle-mère âgée et deux fillettes, ravitaillait le maquis, elle aussi.

« Le maquis venait chez nous, presque tous les jours. En plus du pain – on avait un four et on le faisait nous - mêmes – ils nous achetaient les œufs et le beurre. »

Le risque, pour elles, il s'est concrétisé lors de la descente de la Das Reich dans ce secteur du département, en mai 1944, avec une incursion violente où la maison fut fouillée de fond en comble, et pillée de ce qui pouvait l'être.

« Ils sont arrivés, une moto avec un side-car. Ils ont fait deux fois le tour de la maison et puis ils nous ont dit de sortir: « *Raus!* » Ma mère les a suivis quand même dans la maison. Ils ont tout dévasté! Tous les placards et meubles ouverts, vidés, les lits démolis. Chez des voisins, ils avaient acheté des œufs! Alors? Qu'est ce qui les menait? »

De l'aide matérielle à l'aide stratégique

La mythologie grecque a inscrit la transmission des messages dans une sorte d'éternel féminin. Ce rôle fut largement, pendant la seconde guerre, celui des femmes, en plus des très jeunes gens, supposées éveiller moins facilement des soupçons, lors de leurs déplacements.

Les agents de liaison

Les institutrices eurent souvent, ici comme ailleurs, un rôle modeste d'agent de liaison. Familiarité avec la chose écrite et conscience politique, ou morale, plus aiguës que la moyenne. Ironie quand elles étaient les remplaçantes d'enseignants écartés, ou radiés, « pour limiter leur mauvaise influence sur la jeunesse ».

« On ne savait rien sur elle! Mais on avait un doute... Et puis elle avait un copain au maquis. Enfin... on l'a su plus tard, parce qu'ils se sont mariés. »

Une autre avait succédé à un instituteur résistant, passé à la clandestinité. « Elle rentrait à Cahors deux fois par semaine, pour voir sa famille... Mais pas seulement, on l'a su après! »

Une jeune institutrice, qui s'engagea dans la Résistance dès 1942, à 27 ans, devint un agent de liaison au sens fort du terme, aux fonctions élargies. Le peintre et tapissier Jean Lurçat, un des responsables de la Résistance communiste lotoise, « admirait son naturel dans le transport des grenades ». Elle lui rappelait « les miliciennes espagnoles en veste de cuir »⁵, exception plus que règle, mais non moins

⁵ Claude FAUX, *Lurçat à haute voix*, Paris, Julliard, 1962, p. 135.

réalité. Elle s'appelait Simone Selves et devint Madame Lurçat en 1956, démonstration de la valeur du témoignage. Mais ses actes, ses responsabilités, suffisent à parler pour elle: responsable départemental du Comité des Œuvres sociales de la Résistance et membre du Comité départemental de Libération⁶.

Le silence ou la ruse

Le silence peut être considéré comme un autre versant de ce rôle diplomatique: dissimuler en se taisant. Mais la ruse n'est pas déplacée, pour travestir habilement les faits. Une aptitude innée? Non, bien sûr, mais l'hypothèse est soutenable d'un entraînement à la composition avec un pouvoir masculin encore peu contestable.

« Quelqu'un dans la famille avait été vendu. Pour de l'argent, on suppose. Mais il n'a pas été pris: sa femme a bien répondu. »

Un boucher qui aidait substantiellement la Résistance, fournissant les maquisards en viande et hébergeant le responsable d'un groupe, fut arrêté par la Gestapo:

« Sa femme, elle y est allée et a réussi à le faire libérer. On a jamais compris comment. »

La femme d'un prisonnier deux fois évadé réussit à lasser les Allemands, qui la questionnaient avec d'autant plus de virulence qu'une lettre, trouvée à leur domicile, trahissait le retour de son mari. La fiancée d'un réfractaire raconta à tous ceux qui pouvaient l'entendre qu'il était parti en Allemagne. Elle l'avait accompagné, la mort dans l'âme, jusqu'à la gare... mais elle savait qu'il s'était esquivé et avait rejoint le maquis. La boulangère déjà évoquée dut justifier la présence d'un réfractaire espagnol comme employé. Il avait été arrêté et la Gestapo était venue l'interroger. La peur au ventre, elle argumenta :

« J'ai dit qu'il avait un œil en verre et que dans l'armée française on ne prenait pas les gens handicapés: je pensais que c'était pareil en Allemagne. Il n'avait pas de carte d'alimentation sur lui: j'ai dit qu'on l'avait donnée à sa mère parce qu'à la campagne ce n'était pas comme en ville, on pouvait s'en passer. »

Le couple de boulangers trop accueillant ne subit aucunes représailles.

Encore un exemple, entre ruse et audace, nourri d'une culture toute féminine. Une aubergiste qui logeait des soldats allemands, par la force des choses, réussit à passer avec eux un pacte qui sauva une vie, celle d'un jeune résistant. Il venait d'être arrêté - il se déplaçait à vélo dans l'agglomération avec un brassard FFI - et devait être fusillé.

⁶ Médaillée de la Résistance et chevalier de la Légion d'Honneur.

La nouvelle circula très vite... Un violent accrochage s'était produit quelques jours plus tôt (le 20 juillet 1944) avec un groupe de maquisards et les Allemands avaient enterré les leurs sur place.

« Qu'est-ce qu'elles vont devenir ces tombes quand vous serez partis? Parce que vous allez partir! Moi je vous promets de m'en occuper et d'y mettre des fleurs... si vous relâchez ce jeune!»

Et ils le relâchèrent.

Les postières

Dernière contribution féminine notoire, celle des postières à la discrétion légendaire, « la première des qualités, dans notre métier ». Dans un bourg, le maquis, très actif, avait intercepté une ligne de téléphone, en déconnectant les fils de la boîte-relais:

« Une ligne sur les dix de "l'automatique rural". C'était pour s'en servir eux-mêmes, et, avec la receveuse, on avait décidé de ne rien dire. Si on nous disait que le téléphone ne marchait plus, c'était "bouche cousue". »

Avec une discrétion poussée à son summum, une autre postière empêcha un désastre. « Une petite dame toute simple qui ne faisait pas de politique. » Un notaire retraité lui apporta un jour une lettre adressée à la Kommandantur. Elle la mit de côté, la lut et ne l'expédia jamais. Elle contenait une liste de dénonciations de personnes soutenant les maquis. On découvrit la lettre chez elle, après sa mort... en 1986. « Et nous on était en tête! » C'est la femme du garagiste qui parle...

« Mon mari disait toujours: "On la voyait passer tous les jours et on n'a même pas pu la remercier! " »

Une liberté gagnée

Des seconds rôles? Oui, sans revendication d'un statut de résistante (sauf dans des cas indiscutables) pour leur immense majorité:

« On faisait ce qu'on pouvait, on aidait un peu, c'est tout. Les résistants... c'était autre chose! »

Discrétion, modestie. Elles avaient été non-consentantes, profondément, et ce refus viscéral orientait toutes leurs pensées et actions.

Qu'est-ce que le non-consentement? Le sens de la formule est large, n'exprime pas un programme d'action, mais une tension, une détermination. Sourde et têtue. On n'est pas avec elle dans le registre des opinions⁷. Les femmes de la campagne, à cette époque, n'étaient guère des habituées de ce registre, mais elles savaient aller au plus pressé, au plus efficace dans leurs domaines familiers.

Cette formule, avec tout son poids d'implicite, nous la devons à Pierre Laborie. Pour distinguer résistance et non-consentement, nous pouvons également nous appuyer sur les définitions qu'il a établies.

Résistance et non-consentement

Le non-consentement est consubstantiel à l'idée de Résistance, mais il ne s'agit pas de les amalgamer: « Il faut pointer les synergies sans tout mélanger et niveler pour autant⁸. » Portés de même par

« la volonté de nuire à un ennemi en situation de guerre, en ayant conscience de participer à une action collective affirmant des valeurs et imposant des transgressions⁹»,

ils diffèrent par la gravité de la transgression et le degré du risque afférent. Corollaire du degré de l'engagement. La différence est entre un risque possible et un risque certain. Elle est aussi dans la conscience du risque. Pour le non-consentement, elle ne va pas de soi, contrebalancée par la force des évidences de comportement, dans un système de solidarité mécanique, entre individus aux identités équivalentes¹⁰.

« Pour la Résistance, comptaient par-dessus tout la qualité du milieu humain dans lequel elle évoluait, sa place dans la société et la manière dont elle était reconnue et admise, la force et la fidélité des liens qu'elle y nouait¹¹.»

La contribution spécifique des femmes à cette qualité ne fait aucun doute, « sous la forme de chaînes de complicités modestes, anonymes, sans revendications, sans traces dans les archives¹². »

⁷ Anne VERDET, *La logique du non-consentement*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p.23.

⁸ Pierre LABORIE, « La notion de Résistance à l'épreuve des faits : nécessités et limites d'une approche conceptuelle », in Corentin Sellin (dir.), *Résistances, insurrections, guérillas. Géopolitiques de Brest*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 27.

⁹ Pierre LABORIE, *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération* in « L'idée de Résistance, entre définition et sens » [Desclée de Brouwer, 2001], Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 2003, p.78.

¹⁰ Anne VERDET, *op. cit.*, p.54.

¹¹ Pierre LABORIE, *Le chagrin et le venin. La France sous l'Occupation, mémoire et idées reçues*, [Bayard, 2011], Paris, Gallimard, coll. Folio, 2014, p. 174.

Ni résistantes ni féministes

Elles étaient d'avant le féminisme, sans revendications, exprimées au moins, mais leur comportement, dans ces situations d'exception, a contribué à en préparer la réussite. Le droit de vote accordé, cette décision du Conseil National de la Résistance, la crainte s'étant dissipée de les voir inexorablement voter pour la droite catholique; parmi celles que je viens d'évoquer, certaines votèrent SFIO ou communiste.

La liberté suprême, enfin gagnée, était celle du choix du conjoint. On ne leur dirait plus avec qui se marier, la règle à la campagne. Certaines avaient déjà franchi ce pas, avant-guerre, mais elles n'étaient pas paysannes. Dans leurs souvenirs apparaît l'image d'un couple fusionnel idéal:

« Mon mari est moi on s'est beaucoup investi, on était à fond pour la Résistance! On allait danser en cachette, on nourrissait les maquisards, on était amoureux et tout allait ensemble! »

Après la Libération, celles qui avaient « aidé un peu » se sont mariées avec des hommes semblables, ou de vrais résistants.

« René, il était devenu chef d'une cellule FTP. »

« Le mien, au maquis, c'était le plus jeune de tous: 17 ans! »

« Elie, il était prisonnier et il travaillait dans une usine d'armement. Il faisait du sabotage et ça l'a conduit à Rawa Ruska... ».

Elles les avaient bien choisis et leur fierté ne se discutait pas.

Anne Verdet

Université d'Orléans / CEPOC/ POLEN

¹² *Ibid.*, p. 177.